

PRIX DE L'ABONNEMENT :

DÉPARTEMENT, six mois... 7 >
 REMIREMONT, six mois... 6 50
 FRANCE, un an... 45 >

ANNONCES

La ligne : { Judiciaires... 40 c.
 Ordinaires... 20 c.
 Réclamées... 25 c.

Le Peuple Vosgien

JOURNAL DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE. Mercredi, 11 Sept. 1850.

On s'abonne : — à Rambervillers, chez le citoyen GEORGE, caféier ; — à Bruyères, chez le citoyen HENRI CLAUDEL ; — à Mirecourt, chez le citoyen ROLLIN-L'ECOLE ; — à Dompaire, chez le citoyen L. GUYOT, brasseur ; — à Saint-Dié, chez le citoyen DUBOIS, brasseur ; — à Gérardmer, chez le citoyen GUERY, notaire ; — à Remiremont, chez le citoyen MOUCIN, imprimeur ; — à Neufchâteau, chez le citoyen CHAFFAUT, limonadier ; — à Corcieux, chez le citoyen QUILLLOT, notaire.

LE PEUPLE VOSGIEN

PARAIT LES MARDI ET VENDREDI.

S'adresser, pour ce qui concerne la rédaction et l'administration, au bureau du journal, à Remiremont.

Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Remiremont, le 11 septembre 1850.

Le pouvoir et ses défenseurs.

Les dynasties n'ont plus d'autres soutiens que ceux qui en attendent quelque chose pour eux-mêmes et non pour le pays. De ces fidèles au malheur, à l'exil et surtout à leur ambition, à leurs vaines espérances, on peut dire avec le poète : *Raci Nantes in gurgite vasto*. Quelques uns à peine luttent encore sur le gouffre immense !

Gouffre immense, en effet, que celui de la corruption du dernier règne, où sont venus successivement s'engloutir tous les vieux principes, tous les cultes surannés, toutes les fois aveugles et qui ne nous a laissé en partage que la dégradation des mœurs, l'abaissement des caractères et la grossièreté des appétits matériels. De là ces bassesses, ces lâchetés, ces apostasies, qui nous étonnent par leur cynisme. Ce qu'il y avait de grand et d'élevé s'est abîmé dans les profondeurs ; le limon est monté à la surface. Et il en est sorti cette tourbe immonde, prête à saluer toutes les puissances qui s'élèvent, à renier toutes celles qui tombent, prenant en souverain mépris et en pitié dédaigneuse les niais qui rêvent pour l'avenir un retour impossible au passé.

Ainsi, aux dynasties déchues il ne reste pour serviteurs que les moins habiles, au principe d'autorité sans distinction de formes, que les plus accessibles à la trahison.

Insensés et aveugles mille fois, les uns et les autres, insensés ceux qui nient la lumière ! aveugles ceux qui lui ferment les yeux ! Et tels sont pourtant les éléments de la majorité qui nous opprime ; tel est le jugement que portent d'elles-mêmes les diverses factions qui la composent.

Demandez aux légitimistes, aux impérialistes et aux conservateurs quand même, aux conservateurs du grand parti de l'ordre, partisans à volonté, de la légitimité, de la quasi-légitimité, de la dictature, de la présidence, etc., demandez-leur à tous ce qu'ils pensent de la restauration orléaniste ! Les d'Orléans, vous diront-ils, sont désormais impassibles, à quelque titre que ce soit. La

France les méprise trop ; pour les uns, ils sont trop bourgeois, trop communs ; pour les autres, trop bourgeois et trop princes, pour tous, trop roués, trop avides, trop corrompus. Ne parlez plus des d'Orléans. Adressez-vous aux orléanistes, aux impérialistes, aux conservateurs, ils ne veulent à aucun prix de la légitimité. « La légitimité ! fi donc, — une dynastie trois fois chassée honteusement, couverte de la réprobation générale, un régime désormais incompatible avec nos mœurs ; le règne de la congrégation ; une lignée de crétins et de scrupuleux, ou bien l'extinction de la race dans un avenir prochain et l'embarras d'une succession. — Allons donc ! le cœur de la nation tout entière se soulèverait ! »

Etes-vous curieux de savoir ce que légitimistes, orléanistes et conservateurs quand même pensent des impérialistes ? Rien de plus facile. Il n'est personne qui ne sache ce que tout le monde, à l'exception des courtisans de l'Élysée, pense de cette monstruosité qu'on appelle l'empire sans l'empereur. Lisez l'*Assemblée nationale*, l'*Ordre*, la *Gazette*, l'*Union*, la *Presse*, l'*Événement*, rappelez-vous la discussion sur la fameuse liste civile des trois millions ! vous serez, si vous ne l'êtes déjà, parfaitement éclairés, et nous éviterons les crocs du parquet.

Républicains, que vous semble de ce rempart que forment nos ennemis, par leurs divisions mêmes, à la République ? ce ne sont pas, il faut l'avouer, des adversaires bien redoutables, et pourquoi ne pas le dire, ils font tout aussi bien que nous, et peut-être mieux, nos propres affaires.

Un de ces partis hostiles à la démocratie nouvelle prétend-il lever son drapeau — aussitôt il a contre lui tous ses alliés du moment, pour peu que nous y mettions de patience et de véritable intelligence de la situation, nous ne tarderons pas à les voir se dévorer entr'eux.

D'ici là et en attendant le drame, nous aurons encore plus d'une représentation comique, comme celle à laquelle nous venons d'assister. Nous voulons parler du chasser-croisez entre Lyon, Strasbourg, Paris, Wiesbaden et Saint-Léonard.

Toutefois, et pour terminer l'énumération qui nous occupe, comme aussi pour rendre hommage à la vérité, force nous est d'ajouter que les conservateurs bornés qui conservent leurs places, leurs emplois, leurs sinécures, leurs privilèges, leurs monopoles sous tous les régimes, ceux-là dont la vue ne s'étend jamais au delà du présent qui, selon l'expression pittoresque du proverbe, *faute de grives prennent des merles*, ceux-là enfin qui s'accrochent de toutes les hontes pourvu qu'ils en profitent, ne sont pas moins sévèrement jugés par leurs amis que

par nous-mêmes. Ce sont, au dire des légitimistes et des orléanistes, ce sont les ventrus de tous les règnes qui ont perdu les trônes et frayé la voie à la révolution. S'il en est ainsi, ils seront bien vengés de telles injures, après leur mort, par notre éternelle reconnaissance.

Insensés encore mille fois, insensés et aveugles tous ces états étiés du trône pourri de l'autorité monarchique. La révolution est là, gouffre immense aussi, qui demain peut-être, ne fera qu'une seule proie de tous ces débris des vieux partis, de tous ces aveuglements, de tous ces préjugés, de tous ces faux calculs, de toute cette routine des pouvoirs forts, des parlements, des dictatures, comme elle a déjà dévoré les vieilles chartes, les vieux trônes et les vieilles couronnes.

De l'armée.

II.

C'est le peuple seul qui compose la force imposante de l'armée. Que gagne-t-il sous l'uniforme ? Rien. Que perd-il ? Tout. Nous espérons le démontrer par tout ce qui suit.

Nous demanderons d'abord quelle est, en réalité, l'éducation ou le complément d'éducation que reçoit le jeune soldat pendant sept ans dans une caserne. Il faut être bien aveugle ou de mauvaise foi pour soutenir qu'il rentre plus moral dans la vie civile. Ressemble-t-il à un citoyen, cet homme déjà sans éducation, à peine instruit, que l'on prend à l'âge du développement le plus important des sentiments et des idées, que l'on séquestre et à qui on interdit la vie politique ? Le droit de suffrage auquel l'armée a été appelé ne nous sera point objecté sans doute ; car on arrive presque à enrégimenter les votes comme les hommes ; et on les soumet aussi à l'obéissance passive. Qu'on nous dise où sont les écoles scientifiques, morales, industrielles ou agricoles qui feront du soldat, à la sortie du régiment, un homme plus moral, plus instruit, qu'avant d'y entrer. Les écoles régimentaires sont nulles, on le sait, sous le rapport moral et intellectuel. Aussi l'armée est-elle une fraction en dehors de la société ; c'est une profession, une spécialité, une caste enfin, et il ne doit point y en avoir. Égalité partout et pour tous.

Et comment l'homme y est-il façonné ? N'aurions-nous pas déjà dû voir disparaître ce code militaire qui semble être emprunté aux temps barbares et à tout ce que le despotisme a de plus abrutissant. Y a-t-il un code pour la magistrature, pour les fonctionnaires de l'enseignement, de l'administration et des différentes branches du service public ? Et la discipline, dira-t-on ! Eh ! est-ce

FEUILLETON DU PEUPLE VOSGIEN.

SAN-FRANCISCO (*).

Un de nos littérateurs qui a fait le voyage de Paris en Californie publie dans la *Revue des Deux-Mondes* les détails les plus curieux sur San-Francisco. Sa lettre est écrite de Murphy, l'un des placers du pays. Nous en extrayons quelques passages qui ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs :

... Il est fort difficile, avec la meilleure volonté et la plus entière bonne foi, de dire complètement la vérité sur San-Francisco. Tout change, tout est bouleversé en moins de quinze jours, les mouvements de baisse et de hausse atteignent des proportions effrayantes. Un jour on paie l'eau-de-vie 30 piastres la bouteille ; la semaine suivante elle tombe à 20 fr. Le frère d'un artiste de l'opéra, M. Baroilhet, favorisé par le hasard, a gagné du soir au matin 250,000 francs sur une gargaïson de planches. Il y avait, au moment de son arrivée, disette de bois.

(*) Nous continuerons vendredi le feuilleton de Sebinderhans.

Un mois après, ces mêmes planches étaient à vil prix. Tout saisis, tout frappe, tout étonne ici. A côté de fortunes qui rappellent les contes des *Mille et une Nuits*, il y a d'horribles misères ; auprès de maisons meublées en laque de Chine, comme celle du docteur d'Oliveira, il y a des huttes immondes faites de paille et de boue.

A mon arrivée, une atonie générale frappait le commerce de San-Francisco. Le premier résultat de cette atonie avait été de réduire considérablement le prix des objets de consommation, les objets de fabrication européenne surtout, tels que les tissus, les draps, les vêtements. A la rigueur on pouvait vivre en ne dépensant que 4 ou 5 piastres par jour. Une chambre, parfaitement vide d'ailleurs, pouvait être louée au prix moyen de 200 francs par mois. Cette même chambre valait, il y a un mois, 150 à 200 piastres. Cependant un gigot de mouton coûtait encore 27 francs ; la livre de beurre en valait 15, le litre de lait 7, et il était impossible de se procurer des radis à moins de les payer 5 francs la demi-douzaine. Dans les conditions que je viens d'indiquer, et la crise commerciale provoquée par la fièvre des spéculations ayant paralysé toutes les affaires, les seuls émigrants qui soient assurés de faire une fortune comparative sont les ouvriers. Un charpentier, un charron, un menuisier,

un forgeron, trouvent toujours et facilement à être employés à raison d'une once d'or, 80 fr. par jour. Leur nourriture et leur entretien ne revenant pas à plus de 20 fr., c'est une économie quotidienne de 60 fr. qu'ils peuvent sans peine réaliser. Le blanchissage est une chose à peu près inconnue à San-Francisco, et la raison en est bien simple. On paie 50 fr. ou à peu près le blanchissage et le repassage d'une douzaine de chemises, de mouchoirs ou de paires de chaussettes, et ces mêmes chemises, achetées neuves chez le marchand, ne coûtent en moyenne que 24 fr. la douzaine. Il en est de même à présent de tous les objets confectionnés. Une paire de draps ne se blanchit pas à moins de 5 piastres ; aussi l'usage des draps est-il considéré comme un objet de luxe auquel un très-petit nombre de personnes peut atteindre.

Il y a bien peu de femmes à San-Francisco, et parmi elles quarante ou cinquante à peine qui soient respectables ; mais la dépense à laquelle elles se livrent est exorbitante.

Tout racleur d'instrument, joueur de cornet à piston, chanteur de hasard, musicien quelconque et virtuose de contrebande peut débarquer à San-Francisco sans crainte. Pour si misérable que soit son talent, il trouvera dix ca-

